
FERNANDO J. MÚÑEZ

LA CUISINIÈRE DE CASTAMAR

ROMAN




CHARLESTON

FERNANDO J. MUÑOZ

LA CUISINIÈRE DE CASTAMAR

Madrid, 1720.

Protégée de l'immensité vertigineuse du ciel sous une cargaison de paille, Clara Belmonte a pris son courage à deux mains pour entreprendre le voyage jusqu'au domaine de Castamar, où elle est attendue comme commise de cuisine dans le château ducal. La jeune orpheline madrilène espère y trouver un refuge après la mort de son père et la ruine de sa famille.

À son arrivée, elle découvre la demeure en effervescence : don Diego, le taciturne et mystérieux duc qui s'était enterré dans sa propriété à la suite de son veuvage, a décidé de reprendre sa place dans la société aristocratique. Tous les grands d'Espagne sont attendus pour les festivités données en l'honneur de doña Alba, la maîtresse de maison décédée neuf ans plus tôt. Du majordome aux femmes de chambre, chacun s'active pour faire de cette fête un événement spectaculaire.

Mais quand Clara attire l'attention de don Diego, elle vient bouleverser la routine bien rodée de la maisonnée. Entre intrigues de cour et sentiments naissants, cette rencontre pourrait changer des destins qui semblaient tout tracés.

Porté par une intrigue au rythme endiablé, un grand roman d'amour et d'aventure qui nous plonge dans les châteaux de l'aristocratie espagnole du XVIII^e siècle.

Traduit de l'espagnol par Marta de Tena

ISBN : 978-2-36812-844-2



23,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : Studio Piaude
Images : © Mark Owen /
Trevillion Images




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Cette histoire m'a beaucoup plu. Un saut dans le passé avec des petits complots entre l'aristocratie et les domestiques. Un roman qui nous embarque avec plaisir dans un pays et une époque différents des nôtres. »

Caroline, de @cacobouquine

« Ce que j'ai préféré avec ce roman, c'est qu'il donne faim ! Vous allez également entrevoir, au fil des pages, toutes les émotions par lesquelles passe l'être humain : l'amour, l'envie, le désir, la haine, le mépris... Je le recommande donc si vous souhaitez lire un roman qui mélange *Orgueil et Préjugés*, vie de manoir en Espagne et bons petits plats. »

Julie, de @julie_jelis

« Si vous cherchez un roman historique addictif pour l'été, alors voici le titre parfait pour vous ! Dans la lignée de ses prestigieux prédécesseurs tels que *Downton Abbey*, *Angélique, marquise des anges*, *La Chronique des Bridgerton* ou encore *Poldark*, *La Cuisinière de Castamar* offre son lot d'intrigues, de trahisons, de secrets et de romance. J'ai été emportée par ce livre. »

Léa, de @leatouchbook

« Je n'ai pas pu lâcher ma lecture ! L'histoire est magique. C'est une œuvre avec beaucoup d'intrigues, d'amour, de passions et de sentiments, dans laquelle la protagoniste est courageuse, forte et avec un immense cœur. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« J'ai bien aimé ce livre qui nous emporte dans des complots et des trahisons. Si vous êtes fan de lectures historiques, ce livre est fait pour vous. »

Cindy, de @_enlivresque_

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur :
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA CUISINIÈRE
DE CASTAMAR

Titre original : *La Cocinera de Castamar*
Copyright © Fernando J. Múñez Rodríguez, 2019
Édition publiée avec l'accord de l'auteur, dûment représenté par IMC
Agència Literària, SL.
Tous droits réservés.

Traduit de l'espagnol par Marta de Tena

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-844-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Fernando J. Múñez

LA CUISINIÈRE
DE CASTAMAR

Roman

Traduit de l'espagnol
par Marta de Tena


CHARLESTON

*À ma femme, le souffle que je respire,
la mer qui berce, qui emplit tout mon univers.*

À ma mère, qui m'a poussé la première à écrire ce livre.

À mon père, de qui j'apprends chaque jour.

PREMIÈRE PARTIE

10 OCTOBRE 1720 – 19 OCTOBRE 1720

Le 10 octobre 1720 au matin

— **L** A DOULEUR ÉTERNELLE N'EXISTE PAS. *Ni les joies perpétuelles. La douleur éternelle n'existe pas. Ni...*
 Clara chuchotait les mots comme une formule magique pour garder l'espoir que ce mauvais moment, comme tous les autres avant lui, finirait par passer. Sauf que, à force de répétitions, l'adage n'avait plus de sens et ne servait qu'à souligner la détresse dans laquelle elle pataugeait depuis dix ans. Elle avait l'impression d'être une poupée de chiffon dont les coutures s'effiloçaient, condamnée à recoudre, chaque matin, les bouts de son esprit. Malgré tout, elle avait réussi à tenir bon, elle s'était endurcie et aguerrie, accrochée à son caractère rebelle pour ne pas sombrer.

— Personne ne pourra dire que j'ai été lâche, murmura-t-elle.

Cachée sous une cargaison de paille qui la recouvrait complètement, elle concentrait son attention sur les gouttes de pluie glissant sur les tiges afin d'ignorer la

lumière opalescente qui filtrait entre les brins comme à travers une jalousie. Car si elle n'y prenait pas garde, son regard captait le ciel ou un élément du paysage, et alors elle prenait conscience de l'espace immense que traversait cette route qui menait au domaine de Castamar et tout à coup son souffle s'accélérait jusqu'à lui faire tourner la tête, comme toujours lorsqu'elle n'était pas entre les murs d'une maison. À plusieurs occasions, elle s'était même évanouie à cause de ces attaques de panique. Oh, qu'elle détestait cette vulnérabilité ! Cette faiblesse qui s'abattait sur elle comme une punition biblique, la laissant en proie à une lassitude soudaine. C'était d'ailleurs la peur de subir une crise qui l'avait fait hésiter lorsque Mme Moncada lui avait parlé de ce poste. L'imposante cheffe de l'infirmierie était venue lui dire que l'un de ses amis, don Melquíades Elquiza, le majordome du domaine de Castamar, cherchait à pourvoir un poste de garçon d'office dans leurs cuisines. Mais ils se satisferaient d'une femme car c'était urgent.

— Cela pourrait être une chance pour toi, Clara, avait-elle dit.

Clara savait bien que c'était une chance unique et qu'elle devait la saisir. Pourtant, elle tremblait à l'idée d'abandonner la protection de l'hôpital où elle travaillait et logeait en tant que garde-malade. Pire encore, rien qu'à s'imaginer dans les rues de Madrid, traversant la Plaza Mayor comme elle le faisait jadis avec son père, elle commençait à suffoquer et se retrouvait trempée en sueur et vidée de ses forces. Pourtant elle avait pris son courage à deux mains et, les yeux bandés, avait voulu marcher toute seule jusqu'à l'Alcazar, mais à peine avait-elle mis un pied hors de l'hôpital qu'elle avait dû rentrer, prise de panique. Mme Moncada avait eu la gentillesse de se faire son avocate auprès de M. Elquiza pour louer ses grandes qualités de cuisinière. Apparemment, leur amitié datait du temps de leur jeunesse lorsqu'ils accompagnaient des parties de campagne alors qu'elle servait chez le comte-duc de

Benavente et que lui était déjà chez le duc de Castamar. Mme Moncada avait donc rapporté à son vieil ami que Clara tenait son savoir-faire culinaire de sa mère, la cheffe de cuisine du cardinal Giulio Alberoni. Elle était entrée à son service avant que le prélat ne tombe en disgrâce et, lorsque le roi Philippe V avait renvoyé celui-ci à Gènes, elle n'avait eu d'autre choix que de partir avec lui.

Clara, qui était devenue sa première commise, fut obligée de rester car seule la cheffe avait le droit de suivre l'ancien ministre. Sur le moment, elle avait cru qu'elle trouverait rapidement un poste dans une grande maison, mais dès que les chefs s'avisèrent que ses références avaient été écrites par sa propre mère, ils ne lui accordaient aucun crédit, d'autant qu'ils se méfiaient des filles trop cultivées. Elle avait donc dû revoir ses aspirations à la baisse et, en attendant de retrouver un poste en cuisine, quel qu'il soit, elle gagnait sa vie en prenant soin des pauvres malheureux à l'hospice de Notre-Dame-de-l'Annonciation.

Quel dommage que la soigneuse éducation que son père, le très respecté docteur Armando Belmonte, s'était efforcé de donner à ses filles se retourne à présent contre elle, son aînée. Mais comment aurait-il pu le prévoir ? Il avait agi comme l'homme des Lumières qu'il avait été jusqu'au jour de sa mort, le 14 décembre 1710. « Tant d'études pour rien », songeait souvent Clara avec regret.

Depuis leur plus jeune âge, les deux sœurs avaient été soumises à la discipline de fer de Francisca Barroso, leur institutrice. Grâce à elle, toutes les deux avaient acquis des connaissances dans des matières qui allaient des travaux de couture aux mathématiques en passant par la grammaire, les langues classiques et modernes – français et anglais. Elles avaient reçu des cours de piano, de chant et de danse, sans mentionner le grand appétit de lectrice de Clara. Malheureusement, toute cette éducation ne leur avait pas évité de dégringoler sur l'échelle sociale après la mort de leur père. Ironiquement, le pilier de survie de la

petite famille avait été la passion pour la cuisine que mère et fille partageaient, cette passion dont leur père et mari s'était toujours plaint.

— Ma chère Cristina, nous avons une cuisinière à demeure pour une raison, se plaignait-il. Je ne veux pas savoir ce qu'on dirait à la cour si on apprenait que vous passez vos journées aux fourneaux alors que nous avons plus de domestiques qu'il n'en faut.

C'est ainsi que, depuis toujours, Clara avait eu accès à des livres de cuisine, et même à des traductions d'ouvrages arabes et séfarades, dont une grande partie avait été mise à l'Index en Espagne. Elle avait dévoré goulûment *Le Livre des ragoûts, viandes et potages* du cuisinier Rupert de Nola ou les quatre livres sur l'art de la confiserie de Miguel de Baeza, sans parler des mille et une recettes tombées dans ses mains ou celles de sa mère. Déjà enfant, elle accompagnait Mme Cano, leur cuisinière, à la halle centrale, où elle avait appris à choisir les meilleurs choux et salades, les légumes secs, les tomates, les fruits, les différentes sortes de riz. Oh, qu'elle aimait trier, dans ces jours de son enfance, les lentilles et les pois chiches mis à tremper ! Quel grand plaisir que de se voir offrir pour le goûter un bol de bouillon de poule, ou un carré de ce chocolat si bon et si amer que son père obtenait grâce à ses entrées à la cour ! Elle regrettait avec une nostalgie douloureuse ces heures passées auprès de sa mère à confectionner des quatre-quarts, des tourtes, des confitures, des compotes. Elle se souvenait avec une tendresse particulière de leurs grandes manœuvres pour convaincre son père de faire construire un four en terre dans lequel on pouvait tout cuire. Il avait d'abord refusé mais, comme toujours, avait fini par céder sous prétexte de couvrir les besoins de la maisonnée.

Après plusieurs échanges avec Mme Moncada, M. Melquíades avait fini par l'embaucher. Pour Clara, Castamar représentait la première marche dans l'échelle de ses ambitions, le retour vers sa véritable passion. Travailler

au service du duc de Castamar – brave parmi les plus braves au service du roi pendant la guerre – revenait à s’assurer une carrière pour la vie. La maison était particulière car, alors qu’elle réunissait le plus de grands d’Espagne sous un seul blason, le nombre de domestiques était à peine le tiers de celui auquel on pouvait s’attendre dans une maison ducale. On disait aussi que le maître, don Diego, s’était cloîtré après le décès de son épouse, et qu’il ne réapparaissait que depuis peu dans les réunions de la cour.

Avant son départ, Clara avait écrit à sa mère et à sa sœur. Grâce à la décision du roi Philippe qui avait voulu que, désormais, tous ses sujets – et non plus seulement les officiers de la Couronne, l’aristocratie et les négociants – puissent utiliser le courrier postal, elle avait pu leur annoncer la grande nouvelle, même si elle avait dû y passer ses pauvres économies. L’usage voulait que ce soit le destinataire du pli qui paie, mais elle avait préféré en assumer les frais pour les leur épargner.

Clara dut attendre encore toute une journée que Pedro Ochando, le chef des écuries et acheteur du haras de Castamar, ait fini ses commissions et reparte à l’aube avec ses fardeaux de paille. Par chance, comme le temps était à la pluie, l’homme eut la gentillesse de venir la chercher devant la porte cochère de l’hôpital.

— Je préfère monter à l’arrière si cela ne vous dérange pas, dit-elle. Ainsi, je pourrai m’abriter de la pluie

Ils roulaient depuis plus de trois heures sur le chemin de Boadilla sous une pluie torrentielle. À chaque cahot, elle paniquait à l’idée que son abri de paille ne se déplace et la laisse à ciel ouvert. Cependant, il n’en fut rien. Peu de temps après, les muscles fourbus par les secousses, la gerbière s’arrêta et M. Ochando annonça qu’ils étaient arrivés.

Elle le remercia et descendit de la charrette sans rouvrir les yeux. Des gouttes glacées se glissèrent par le col brodé de sa robe, lui donnant un frisson. Elle attendit, le cœur

serré, que le grincement des roues se soit éloigné suffisamment et ceignit un bandeau à ses tempes pour couvrir ses yeux. Grâce au mince interstice qui lui permettait de voir le sol à ses pieds, elle avança, le cœur serré, vers la courette qu'elle devinait à quelques mètres. Mais elle respirait trop vite et ses membres commençaient à fourmiller. Elle franchit une petite arche et entendit des rires féminins quelque part à sa gauche, sans doute des bonnes qui ramassaient du linge sur les cordes des étendages.

L'étroite ouverture sous ses yeux ne l'aidait pas à s'orienter, elle savait juste qu'elle n'avait plus sous les pieds la terre du chemin mais des pavés. Penchant la tête en arrière, elle la tourna lentement jusqu'à percevoir un portail, sous un auvent en bois. Les volets semblaient encore fermés, mais ça ne l'arrêta pas. Le corps tremblant, ses forces défaillantes, elle s'y précipita en priant pour ne pas tomber par terre ou dans les pommes. Une fois sous l'auvent, elle enleva le bandeau et posa le front contre le chambranle en s'efforçant de ne pas penser à l'espace vertigineux derrière elle. Puis, elle toqua désespérément.

— Qu'est-ce que tu fais là, gamine ?

La voix avait un timbre autoritaire qui la fit frissonner davantage encore. Clara se tourna en tentant de garder une contenance et se trouva face à une femme d'un peu plus de cinquante ans au visage sévère.

— Je suis Clara Belmonte, la nouvelle chargée d'office, dit-elle d'une voix entrecoupée en sortant ses références de sa manche.

La femme déplaça le document avec mépris. Le bref instant parut éternel à Clara qui, se sentant défaillir, chercha discrètement le soutien du mur. La femme, s'en apercevant, la cloua du regard comme si elle pouvait plonger jusqu'au fond de son âme.

— Pourquoi es-tu si pâle ? demanda-t-elle. Tu n'es pas malade, au moins ?

Clara fit non de la tête. Ses jambes flageolaient, mais elle savait pertinemment qu'avouer son incapacité à rester à ciel ouvert la ferait renvoyer aussitôt. Elle n'avait d'autre choix que de serrer les dents et d'essayer de contrôler son souffle.

— M. Melquíades m'a dit qu'il avait engagé une fille d'office avec de l'expérience, reprit la femme froidement en lui rendant ses références. Tu n'es pas un peu jeune ?

Avec une petite révérence pour montrer qu'elle était au fait de l'étiquette, Clara répondit qu'elle avait tout appris de sa mère chez son éminence le cardinal Alberoni. La femme, impassible, sortit un trousseau de clés et ouvrit la porte.

— Suis-moi, ordonna-t-elle.

Infiniment soulagée, Clara s'engouffra dans le couloir et s'efforça de suivre le pas empressé de la femme. La galerie lui sembla sans fin, mais elle pouvait à présent prendre appui sur ses murs blancs et nus. La femme, sans se tourner, expliquait sèchement que la porte qu'elles venaient de franchir devait toujours rester fermée et que l'entrée de la cuisine se trouvait à l'autre bout de la cour. Clara se garda bien de dire qu'elle n'avait aucune intention de sortir où que ce soit.

Elles rencontrèrent trois bonnes qui discutaient, plusieurs filles qui, en voyant la femme approcher, rajustèrent leur tablier et firent demi-tour, deux larbins aux yeux fatigués. La femme ne daigna adresser la parole à personne jusqu'à ce qu'elles croisent deux hommes auxquels elle accorda un sec hochement de tête assorti de leurs noms – Jacinto Suárez, le rôtiiseur, chargé des achats de denrées au marché central pour toute la maisonnée, et Luis Fernández, l'intendant de bouche, responsable des différents caves et celliers : le garde-manger pour viandes et poissons frais et secs, le potager pour tout ce qui était végétal, la remise à charbon, où l'on stockait aussi le bois et le suif pour les bougies. Tous deux la saluèrent à leur

tour, et c'est comme ça que Clara apprit son nom. Doña Úrsula Berenguer.

Elles continuèrent par le dédale de couloirs, où elles virent des valets chandeliers s'affairer autour d'un lustre ; un peu plus loin, une fille enrobée avec un sourire tout en fossettes, Galatea Borca, portait un plateau de fioles tandis que la saucière, Matilde Marrón, la sommait de bien rincer ces burettes en gesticulant nerveusement. Tous ces gens, sans faute, à la vue de Mme Berenguer, se redressèrent et baissèrent la tête, en un geste empreint de crainte. Deux blanchisseuses se serrèrent contre le mur pour les laisser passer.

— Tu resteras à l'essai aussi longtemps que je l'estimerai nécessaire, dit-elle à Clara. Si ton travail ou ton dévouement ne correspondent pas à mes exigences, je te renvoie aussitôt. Tes gages sont de six réaux de billon par jour, tu as droit à trois repas quotidiens et un jour de repos par semaine, le dimanche le plus souvent – tu auras en tout cas le temps d'aller à la messe. Pour l'instant, tu dormiras dans le cagibi de la cuisine.

Clara acquiesça. Si elle avait été un homme, elle aurait pu rester à la cour et sa solde approcherait les onze réaux, mais Castamar, tout en étant l'une des plus importantes maisons d'Espagne, n'était pas l'Alcazar. Et bien sûr, elle n'était pas un garçon. Cependant, elle faisait partie des domestiques les mieux payées et s'estimait chanceuse – il y avait des filles qui récuraient les sols pour moins de deux réaux par jour. Elle, au moins, pouvait mettre de l'argent de côté pour être à l'abri si les choses tournaient mal.

— Je ne tolère pas la fainéantise ni les relations secrètes parmi le personnel, et encore moins, bien entendu, que l'on reçoive des hommes sous ce toit, poursuivit la gouvernante.

Elles marchaient à présent sous un beau plafond à caissons et arrivèrent devant une double porte en merisier sur le linteau de laquelle un écriteau annonçait « Fourneaux ».

Soudain, une camériste surgit avec un plateau en argent où était disposé un petit déjeuner : du consommé de volaille, du chocolat et du lait dans deux brocs, du pain grillé beurré saupoudré de sucre et de cannelle, des œufs à la coque, des petits pains frais et quelques tranches de poitrine grillée. Avec son nez fin et son œil avisé, Clara devina un excès d'épices dans le consommé et le manque de temps dans la cuisson des miches. Il n'y avait que la poitrine qui semblait correctement préparée, finement tranchée et dorée dans son gras. Mais c'est la présentation qui l'étonna le plus. Le motif de la vaisselle était aussi élégant que les couverts – dont une fourchette à quatre points, très rare –, mais on n'avait pas mis dans la présentation le soin qui seyait chez un grand d'Espagne. Rien n'était à la bonne distance, le napperon brodé débordait de guingois et, pire encore, on avait omis d'agrémenter le plateau de quelques fleurs, détail indispensable au petit déjeuner. Sans parler de l'absence criante des cloches d'argent qui auraient permis de garder au chaud les différents mets.

La camériste ne bougeait plus, un simple regard de la gouvernante l'avait figée sur place. Doña Úrsula replaça chaque élément sur le plateau et les aligna avec une précision mathématique. Au moins, songea Clara, même si elle ignorait les sophistications versaillaises que l'arrivée de Philippe V et de son entourage avait introduites à la cour, la gouvernante connaissait son métier,

— Que rien ne bouge, Elisa, ordonna doña Úrsula d'un timbre effrayant. Tu peux disposer.

— À votre service, madame Berenguer.

Lorsqu'elles entrèrent dans la cuisine, chacun cessa de travailler pour faire une petite révérence. Clara rendit la politesse. La gouvernante, comprit-elle, régnait aussi sur la cuisine et toutes les dépendances en rapport avec le service de bouche. D'un petit geste, doña Úrsula remit tout le monde au travail. Clara observa la façon habile dont deux filles plumaient des chapons, tandis qu'une troisième

salait distraitement deux coquelets, le tout sous le regard oblique d'une grosse femme qui remuait une sauce aux champignons de Paris – sans doute pour accompagner les volailles.

La brigade de cuisine semblait de petite taille pour une maison du prestige de Castamar. Clara calcula qu'il manquait au moins trois commis et leurs deux aides, plus des apprentis et des garçons d'office, et bien sûr des galopins pour faire la plonge, balayer et plumer. Cependant, d'après Mme Moncada, Monsieur vivait seul avec son frère sur le domaine, et si, visiblement, le faste en souffrait, quatre personnes aux cuisines devaient arriver à couvrir ses besoins.

Ce qui l'intriguait le plus, c'était qu'une gouvernante puisse détenir autant de pouvoir. Généralement, dans une maison de cette catégorie, la gouvernante supervise le personnel féminin, des camérières et femmes de chambre et de charge, jusqu'aux filles d'office et aux lavandières. Mais Mme Berenguer paraissait avoir la mainmise aussi sur les hommes. On aurait dit plutôt une sorte de contrôleur, le plus important poste à la cour après le majordome, ou, dans certaines maisons, l'intendant – des termes pour désigner l'homme responsable de la maintenance des lieux et de la gestion de la dépense domestique. Clara savait qu'à la cour, le bureau, présidé par l'intendant en charge de l'administration générale, était composé de nobles de haut rang au service du roi. À Castamar cependant, le bureau devait comporter des gens du commun. Jusque-là, Clara avait pu identifier Melquíades Elquiza, le majordome, et cette imposante femme. Elle se demanda quels rapports entretenaient ces deux-là.

— Dans une semaine aura lieu la fête annuelle de Castamar. Ce sont des festivités à la mémoire de doña Alba, feu l'épouse très aimée de Monsieur – expliqua doña Ursula d'un ton solennel. L'événement est de la plus haute importance pour Monsieur et c'est un rendez-vous

incontournable pour toute l'aristocratie madrilène. Ses Majestés le roi et la reine nous honorent de leur présence. Nous nous devons d'être à la hauteur.

La gouvernante s'adressa alors sèchement à la cuisinière :

— Mme Escrivá, voici la nouvelle fille d'office, Mlle Clara Belmonte. Vous lui expliquerez tout ce qu'elle doit savoir.

Sur ce, *doña Ursula* partit, laissant derrière elle un silence tendu. La grosse marmitonne scruta Clara de ses yeux porcins comme si elle était un bout de viande.

Clara sentait tous les regards sur elle tandis que le sien examinait la pièce. Sa mère lui avait toujours dit que l'état d'une cuisine disait tout des qualités d'une cuisinière. Le potager était noir de suie – normal car on venait d'y préparer le petit déjeuner de Monsieur –, mais le four et le manteau de la cheminée avaient besoin d'être nettoyés en profondeur ; il y avait toutes sortes d'ingrédients en désordre sur les tables ; des relents du cloaque indiquaient qu'il était bouché tandis que les couvercles du puits étaient impudemment ouverts. Sur les étagères du fond, les boîtes à épices, avec leurs noms incrustés en métal sous une épaisse couche de crasse, étaient fermées à clé et elle fut incapable de déterminer sous quel critère on les avait rangées. À la base du buffet à farines pendaient des filaments de gras couleur ambre. La verrière double qui donnait sur le patio côté nord laissait à peine passer la lumière ; sur les comptoirs, des taches de sang, vin, épices et autres restes divers couvraient la couleur du frêne, ce qui voulait dire que personne ne les brossait comme il convient chaque jour.

— Me voilà bien servie avec ce moineau malingre, grogna la cuisinière.

Sa voix fit sursauter Clara qui, en reculant d'un pas, sentit quelque chose craquer sous sa bottine. Elle se pencha pour examiner sa semelle et y découvrit un cafard.

— Eh ben, tu t'es déjà rendue utile, ricana Mme Escrivá. Ça nous en fait un de moins, c'est une vraie plaie.

Tout le monde rit à son commentaire.

— Je suis Asunción Escrivá, la cuisinière en chef de Castamar, et celles-ci, ce sont María et Emilia, les deux galopines. Carmen del Castillo, que tu vois parer deux coquelets, c'est ma première. Et cette pauvre créature, c'est Rosalía, elle est complètement fêlée. Monsieur la garde ici par charité.

Clara découvrit ainsi une cinquième personne sous la table. Rosalía, dont elle aurait été incapable de dire l'âge, la regardait bouche bée en bavant. Puis, elle lui offrit un sourire chagrin et un cafard.

— J'aime comme ils craquent, articula Rosalía avec beaucoup d'effort.

Clara lui rendait son sourire lorsque Mme Escrivá l'attrapa brusquement par le bras.

— Il faut éplucher ces oignons, cria-t-elle. Grouille-toi, gamine, que tu es venue travailler et pas regarder l'autre niaise !

La cuisinière lui faisait penser à une vieille laie bien grasse couinant dans sa porcherie et Clara perdit tout espoir de travailler sous les ordres d'un grand chef. Rien qu'à ses ongles noirs de suie, elle devinait que Mme Escrivá n'avait rien à lui apprendre. De toute évidence, le seigneur de Castamar s'était laissé aller à la routine des repas sans décorum ni propreté. Aucune maison aristocratique digne de ce nom n'aurait permis un tel relâchement.

10 octobre 1720, midi

Les hommes aimaient toujours tenir les rênes en toutes circonstances, mais Úrsula avait appris, à ses dépens, à ne jamais permettre, sous aucun prétexte, que quiconque

fasse plier sa volonté. C'est pourquoi l'arrivée de cette fille, qu'on lui imposait, l'avait mise en colère. Melquíades Elquiza essayait parfois de la défier, mais c'était elle qui gérait le personnel à Castamar, et le majordome n'avait pas intérêt à l'oublier. Il savait très bien que, s'il la provoquait, elle pouvait lui faire perdre son poste et bien plus. En vérité, il aurait mieux valu pour tous qu'il soit parti depuis longtemps en emportant avec lui son sombre secret. Elle aurait pu ainsi tout diriger et Castamar tournerait comme une horloge bien ajustée.

Ces pensées à l'esprit, la gouvernante prit l'escalier qui menait aux étages et parvint devant le bureau du majordome. Elle toqua deux coups doux pour ne pas trahir son bouillonnement intérieur. La voix profonde d'Elquiza lui indiqua d'entrer. Elle s'exécuta, ferma la porte derrière elle et, par respect du protocole, inclina la tête et l'appela par son nom. Il était en train d'écrire dans un de ses carnets aux couvertures rouges que personne ne lirait jamais. Elle était persuadée que sa prose était déplorable et qu'il utilisait des mots compliqués pour se donner des airs de fin lettré. Il devait remplir ses journaux avec toutes sortes de détails pour laisser une preuve écrite de son zèle en tant que majordome. Un dévouement qui, avec le temps, s'était bien émoussé.

Elle attendit dans un de ces silences pesants qui s'installaient souvent entre eux et qui l'agaçaient tant. Finalement, il daigna lever les yeux et, sans même s'arrêter d'écrire, lança, laconique :

— Ah, c'est vous.

— Je venais vous informer de l'arrivée de la nouvelle fille d'office à la cuisine, dit-elle, d'une voix neutre. J'imagine qu'elle a les qualifications nécessaires et que...

— Absolument. Vous n'avez qu'à lire ses références, doña Úrsula, coupa-t-il, le nez dans ses brouillons.

Elle se tut et il haussa ses gros sourcils, comme s'il ne comprenait pas pourquoi elle était encore là. Elle le

regarda fixement comme un prédateur qui guette sa proie dans l'ombre, et prolongea délibérément le silence afin de l'humilier pour avoir tenté de lui imposer sa volonté. Sans succès une fois de plus.

— Il faudrait peut-être préparer l'un des salons de l'aile est pour le dîner annuel, fit-elle.

Il continua à écrire. Il devait se sentir puissant et voulait savourer le moment, alors qu'ils savaient tous les deux qu'elle pouvait se passer de sa permission.

— À votre guise, doña Úrsula, répondit-il enfin. À votre guise.

Très bien. Il l'aurait voulu. Elle se pencha sur le bureau et le fixa comme s'il était un cafard en disant de son ton le plus courtois :

— Don Melquíades, auriez-vous la gentillesse de cesser d'écrire un instant et de m'accorder votre attention ?

— Oh, mais bien sûr, doña Úrsula ! Je vous prie de m'excuser, répondit-il d'un air distrait.

Elle s'approcha encore pour qu'il se sente encore plus petit et rabougri, puis, d'une voix suave, égrena des mots choisis exprès pour blesser sa fierté d'homme et de domestique :

— Don Melquíades, vous êtes le majordome de Castamar, je vous prie de vous comporter en tant que tel...

L'homme se redressa, piqué au vif.

— ... surtout, en ma présence, conclut-elle.

Le majordome tremblait comme un flan qu'on vient de démouler. Elle attendit qu'il essaie de répondre pour lui couper la parole en ajoutant :

— Ou bien je serai obligée de faire part à Monsieur de votre secret.

Don Melquíades, sachant qu'il n'avait rien à opposer à une telle menace, se défendit avec le seul recours qui lui restait un regard offensé, plein de reproche.

Elle esquissa à peine un sourire dédaigneux. C'était la victoire habituelle, celle qu'elle remportait depuis des

années mais qu'elle aimait renouveler de temps en temps ; une victoire sur le pouvoir masculin et sur la société répressive qui lui avait fait tant de mal. Úrsula tourna les talons pour partir, mais une fois à la porte, se dit que ce regard de défi méritait tout de même un autre camouflet :

— N'en prenez pas ombrage, Melquíades. Nous savons tous les deux qui dirige la maison. Vous et moi, nous sommes comme un ménage malheureux : nous ne faisons que sauver les apparences.

Don Melquíades se lissa la moustache, son visage reflétant la tristesse des âmes vaincues. Quand Úrsula sortit, un bruit lourd lui donna une dernière satisfaction : le majordome de Castamar s'était lourdement affalé sur son trône de cendre.